

Atelier : « Narrations, mobilisations et migrations en Afrique de l'Ouest et en Europe » Anaïs Leblon, Aïssatou Mbodj-Pouye et Julie Garnier

Les biographies, les archives familiales, les récits de voyage constituent des sources incontournables pour la recherche sur les migrations depuis les travaux de l'Ecole de Chicago. Elles ont également fait l'objet de productions diverses qu'elles soient artistiques, muséographiques ou discursives. Des travaux récents ont rappelé l'importance d'analyser les instances et conditions de production de ces mises en récits, leurs visées ainsi que les configurations et les logiques narratives qui les produisent. Dans la continuité de ces recherches, nous proposons de questionner en quoi ces "narrations par le bas" permettent d'aborder autrement les rapports entre migrations, mobilisations et transmission. En quoi ces usages de l'écrit, de l'oral et de l'image "pris" par les migrants eux-mêmes pour se raconter peuvent être analysées comme des formes de luttes, de transmission de l'expérience migratoire, ou de mise en patrimoine ? Qu'est-ce que ces récits révèlent des subjectivités morales et politiques, masculines et féminines en migration ? Comment modifient-ils les représentations des migrants et de leurs descendants ? Que laissent-ils dans l'ombre ? En quoi sont-ils le support de nouvelles formes d'engagement aujourd'hui ? Comment prennent-ils en considération les cadres régionaux, transnationaux, familiaux, communautaires et comment viennent-ils nourrir des mémoires collectives, plurielles ?

Dans cet atelier, nous souhaitons questionner la place des récits de mobilisations et de transmission mais aussi interroger le rôle des chercheur.e.s, acteurs associatifs, éventuellement des institutions (culturelles ou patrimoniales), dans les processus de valorisation des expériences migratoires militantes : Comment la relation d'enquête ou des pratiques associatives, muséographiques ou artistiques participent-elles à la (co-) production de ces récits, à leur visibilité et peut-être à leur construction comme archive ? Comment viennent-elles bousculer les discours dominants sur la migration ? En quoi participent-elles aussi à reproduire des schémas discursifs attendus ? Comment analyser ces récits ? Selon quels positionnements ?

Lucile LEBRETTE (IMAF - *Fellow* de l'Institut Convergences Migrations) : « Identité narrative en lutte, identité narrative comme lutte. Quand les narrations de soi constituent un pouvoir de subjectivation. »

De nombreux travaux l'ont montré : la procédure d'asile dépossède les requérantes de leur histoire (Chambon, 2018 ; Mazzocchi, 2017 ; Blommaert, 2001). En produisant un récit biographique qui correspond aux attentes des juges, l'exilé.e est assujéti par une narration de sa vie façonnée au prisme de ce que *devrait être* son histoire. Pourtant, la narration constitue un pouvoir de subjectivation, puisque que l'« identité » – la façon dont on se conçoit soi-même et se présente à autrui – est narrative (Ricoeur, 1990).

C'est ce pouvoir performatif de la narration que le suivi de Reda, Irakien demandeur d'asile en France, durant plus de trois ans, m'a permis d'explorer – et que je souhaiterais discuter dans le cadre de cet atelier. En effet, la narration est un outil mobilisé par Reda de multiples façons pour reprendre le pouvoir sur son « identité ». D'abord, les récits de son parcours en dehors des interactions de l'asile lui permettent de contrer l'étiquette du « migrant » (cet Autre réifie et réduit tout entier à sa condition), en se présentant comme un « individu-monde » (Fabre, 2008) à la fois victime d'un système injuste mais aussi capable d'en tirer des savoir-faire et savoir-être (Hanus, 2022 ; Bredeloup, 2019 ; Le Courant, 2014), qui le distingueraient de la « masse », celle que représente la catégorie à laquelle il est socialement assigné. Mais l'usage de la narration par Reda va bien au-delà des récits maîtrisés et cible s

qu'il fait de son histoire. C'est une variété de formes de narrations qu'il mobilise dans ses interactions du quotidien, cherchant à rétablir la façon dont il veut être perçu, mais aussi *se* percevoir. C'est bien la puissance performative de l'identité narrative : elle permet de produire une « identité » pour soi et pour autrui (Butler, 2006 ; Yuval-Davis, 2010). Tant par le soin accordé à son apparence physique et vestimentaire, que par ses « prises d'écriture » (Brossat, 2001), ses productions et projets artistiques (Agier, 2012), Reda s'efforce de narrer qui il est, et d'incarner celui qu'il narre. Ces tentatives, entravées par la réalité de sa situation, ont finalement été projetées sur ma thèse : s'il n'a pas réussi, lui-même me, à ancrer et présenter au monde celui qu'il est « vraiment », ma thèse – se dit-il – y parviendra peut-être.

L'identité narrative constitue donc à la fois un espace en lutte, puisqu'elle est traversée par des assignations identitaires, étiquettes et catégorisations qui de possèdent l'individu du pouvoir de se définir ; mais elle représente également un espace de lutte permettant à l'individu de s'affirmer contre le sentiment « d'être réduit à ce que l'on ne désire surtout pas » (Timera, 2001) et de retrouver ainsi un pouvoir de subjectivation.

Saliou Dit Baba DIALLO (Chercheur au Laboratoire d'Histoire de l'IFAN-Ch. A. Diop) : « Récits migratoires et destin familial : l'itinéraire de S. Kamara du Sénégal à la Côte d'Ivoire (1919-2003) »

Pendant longtemps, les études consacrées aux migrations soninkées en Afrique et dans le monde ont privilégié une approche centrée sur la communauté. De ce fait, les destins individuels ou familiaux, ainsi que les récits qui les portent, ont parfois été gommés au profit de l'appartenance au groupe. L'objectif de cette communication est de montrer que, parallèlement à la dimension communautaire des migrations, émergent des destins migratoires individuels et familiaux dont la singularité peut être saisie à travers les récits de vie, les mémoires familiales et leurs modes de transmission.

Concrètement, cette étude met en lumière, dans une perspective socio-historique attentive aux récits, l'expérience individuelle et familiale dans un contexte migratoire ouest-africain reliant le Sénégal et la Côte d'Ivoire. À travers le cas de S. Kamara, migrant sénégalais d'origine soninkée installé en Côte d'Ivoire durant l'entre-deux-guerres (années 1930), nous analyserons ce qui fait la singularité de son parcours migratoire et la manière dont lui et sa famille ont négocié leur installation et leur intégration dans ce pays, tout en maintenant des liens durables avec leur village d'origine, Bokiladji (Sénégal). Une attention particulière sera portée aux récits produits par le migrant, ses descendants et son entourage, afin de comprendre comment se construit et se transmet, dans le temps et l'espace, la mémoire de cette expérience migratoire.

Notre documentation repose essentiellement sur des sources orales, des archives privées, des photographies et une observation participante menée au sein et en dehors de la famille Kamara, au Sénégal, en Côte d'Ivoire et en France, permettant d'appréhender le rôle central des récits dans la reconstruction et la compréhension de ce destin migratoire. Cette recherche contribue à renouveler l'approche des migrations ouest-africaines en plaçant les récits individuels et familiaux au centre de l'analyse.

Mots clés : Migrations soninkées, Destin familial, Récits de vie, Sénégal-Côte d'Ivoire, Mémoire migratoire.

Monica Caggiano(docteur LAP-EHESS) : « Dialogues par le bas : réflexivité sur une enquête auprès des anciens issus de l'immigration africaine à Belleville »

Ma présentation propose une réflexion sur l'expérience des entretiens biographiques réalisés dans le cadre de ma thèse de doctorat, consacrée à l'analyse des pratiques musicales collectives qui participent à la « fabrication » de la ville dans le quartier de Belleville, à Paris. Parmi les nombreuses voix qui composent cette polyphonie urbaine, mon propos se concentre sur les entretiens menés avec les adhérents du café social *Ayyem Zamen*, des personnes âgées issues de l'immigration africaine — du Maghreb et d'Afrique subsaharienne — qui conservent une mémoire historique spécifique du quartier.

Cette enquête s'est construite à la croisée de mon activité de recherche et de mon travail salarié au sein de l'association *Ayyem Zamen*, où j'ai organisé des ateliers de discussion, des animations et des promenades participatives autour de la mémoire du quartier, avec un focus sur les pratiques de sociabilité liées à la musique. Ces moments partagés m'ont permis de recueillir des récits intimes et collectifs retraçant les transformations de Belleville depuis l'après-guerre : mutations de l'urbanisme, de l'architecture, des formes de sociabilité, émergence de musiciens populaires devenus plus tard célèbres, mais aussi disparition progressive des espaces de convivialité. La plupart de ces échanges n'ont pas pris la forme d'entretiens formels : ils se sont déroulés pendant les permanences administratives, dans les temps d'attente au téléphone pour contacter la CAF, la CNAV ou d'autres institutions. Ces moments suspendus ont ouvert un espace d'écoute et de confiance où les récits se déployaient spontanément, comme une manière de conjurer la solitude et de redonner sens au vécu. Cette population, largement invisibilisée, regroupe des personnes venues littéralement construire la France durant les Trente Glorieuses. Aujourd'hui, leur pouvoir d'achat ne correspond plus aux standards du quartier, et elles se trouvent de plus en plus marginalisées. Beaucoup sont peu ou pas alphabétisées, et certaines — surtout les femmes — ne parlent pas français, et la numérisation croissante des services publics accentue encore leur mise à l'écart. Ces *dialogues par le bas* cherchent ainsi à restituer une parole fragile mais essentielle, au croisement de la mémoire, de la musique et de la dignité retrouvée dans l'écoute réciproque, tout en ouvrant des perspectives inédites sur le quartier.

Meng Kou (doctorante ENS-PSL) « Dire la douleur, faire exister l'injustice : récits numériques de femmes migrantes africaines atteintes de drépanocytose »

Cette communication interroge une question simple mais peu étudiée : que se passe-t-il lorsqu'une douleur historiquement niée — la douleur des femmes africaines migrantes atteintes de drépanocytose — devient récit public produit par les premières concernées ? À travers une ethnographie menée à l'hôpital, dans plusieurs associations de patients et sur les réseaux numériques (Instagram, WhatsApp), j'analyse comment ces femmes transforment des fragments de vie en récits qui rendent visibles non seulement la maladie, mais surtout les conditions sociales qui rendent cette maladie illisible.

Ces récits émergent dans un double déficit : déficit de reconnaissance institutionnelle (violence médicale, racialisation du soupçon, oubli structurel) et déficit de transmission familiale et diasporique. Ils fonctionnent comme des « écrits ordinaires » du soin au quotidien (Weber), comme des contre-récits face aux formes de disqualification de la souffrance (Fassin), mais aussi comme des gestes d'interprétation morale de la vie migratoire (Diagne). Ils s'inscrivent dans des traditions féminines diasporiques qui politisent le corps à partir de l'expérience vécue (black feminism), tout en développant une expertise profane du corps malade (Frick), et redéfinissent l'espace vital du soin et de la vulnérabilité (Worms).

Le propos central est le suivant : raconter la douleur, ce n'est pas seulement dire ce qui fait mal ; c'est produire une critique sociale qui oblige les institutions à exister autrement. Ces récits révèlent une subjectivité féminine postcoloniale qui refuse d'être seulement « patiente » et qui transforme la narration en acte de survie, de transmission et d'engagement.

Une réflexion méthodologique sur la place du/de la chercheur·e complète l'analyse : dans ces espaces numériques, les attentes d'aide, les soupçons et les demandes de visibilité reconfigurent les frontières même de l'enquête.